



HAL
open science

Plus qu'une Terre promise, un "pays de connaissance" - Flaubert en Terre Sainte (août 1850)

Stéphanie Dord-Crouslé

► To cite this version:

Stéphanie Dord-Crouslé. Plus qu'une Terre promise, un "pays de connaissance" - Flaubert en Terre Sainte (août 1850). Perspectives: revue de l'Université hébraïque de Jérusalem, 2004, 11 (" Terres Promises "), pp.129-153. halshs-00199125

HAL Id: halshs-00199125

<https://shs.hal.science/halshs-00199125>

Submitted on 26 Jan 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Plus qu'une Terre promise, un « pays de connaissance » -
Flaubert en Terre Sainte (août 1850)**

Dans la réponse à la première lettre que lui adresse Mlle Leroyer de Chantepie quelques mois après la parution de *Madame Bovary*, Flaubert se présente comme un « pèlerin de la Terre Sainte¹ ». Mais ce n'est évidemment pas dans un but religieux qu'il a séjourné à Jérusalem en août 1850 avec son ami Maxime Du Camp. La Palestine est une contrée parmi d'autres, une région au nombre (élevé) de celles qui ont été parcourues par les deux jeunes gens entre octobre 1849 et juin 1851. Qu'ils conçoivent leur itinéraire avant le départ² ou le décrivent une fois en chemin³, ils n'attachent aucune valeur particulière à la traversée des pays bibliques. Leur Terre promise, c'est l'Orient tout entier, tel qu'on l'entend à cette époque, du Maghreb à la Grèce et de la Syrie jusqu'à la Perse, l'Inde et la Chine ; lieu - rêvé unique et uniforme - des origines, et berceau de toutes les religions⁴. Certes, l'une des premières mentions de la Ville trois fois sainte dans la correspondance de Flaubert associe Jérusalem avec l'idée d'une *promesse*. Mais il s'agit d'une promesse toute profane, celle qu'ont échangée deux fiancés avant que le jeune homme ne parte faire fortune dans une ville au potentiel économique encore sous exploité : Du Camp et Flaubert relient Le Caire à Beyrouth en compagnie d'« une bonne Alsacienne qui va à Jérusalem rejoindre son fiancé qui tient une manufacture de vers à soie⁵ ». La poursuite des amours terrestres et la préoccupation des intérêts économiques ont décidément remplacé la quête spirituelle et les aspirations religieuses qui guidaient les pèlerins du temps jadis.

Au cours de son périple en Terre sainte, Flaubert ressent quant à lui des sentiments contrastés : déçu dans certaines de ses attentes et décrivant parfois le pays sous son jour le plus repoussant, il jouit cependant le plus souvent de *reconnaître* les lieux et leurs habitants, de les découvrir tels que les textes (saints et profanes) les lui laissaient attendre. Une même ambivalence affecte le ressenti spécifiquement religieux de l'écrivain : confirmé à court terme dans son

¹ Lettre du 18 mars [1857] ; *Correspondance*, édition de Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II (1851-1858), p.692. Le tome I (1830-1851) a paru en 1973.

² « Je vais faire un voyage dans tout l'Orient. Je serai parti de quinze à dix-huit mois. Nous remonterons le Nil jusqu'à Thèbes, de là en Palestine ; puis la Syrie, Bagdad, Bassora, la Perse jusqu'à la mer Caspienne, le Caucase, la Géorgie, l'Asie Mineure par les côtes, Constantinople et la Grèce s'il nous reste du temps et de l'argent » (lettre à Ernest Chevalier du 6 mai [1849] ; I, p.506).

³ « [...] nous irons du Caire à Jérusalem par le désert et le mont Sinaï » (lettre à Louis Bouilhet du 1^{er} décembre 1849 ; I, 539) ; Du Caire, « nous irons à Jérusalem par le Sinaï et Lagabat ; de Jérusalem à Damas, Antioche, Beyrouth, Alep ; d'Alep à Birr, de Birr à Bagdad ; [...] » (lettre à Emmanuel Vasse du 17 janvier 1850 ; I, p.577).

⁴ C'est Edgar Quinet qui définit l'Orient comme le « berceau des religions » dans *Le Génie des religions*. La formule est relevée par Jean Bruneau dans *Le « Conte oriental » de Gustave Flaubert*, Paris, Denoël, « Dossier des lettres nouvelles », 1973, p.10. Sur la conception romantique de l'Orient, voir le premier chapitre de cet ouvrage (« Les Romantiques français et l'Orient »).

⁵ Lettre à sa mère du 26 juillet 1850 ; I, p.657.

anticléricalisme quasi natif, Flaubert expérimente pourtant sur cette terre sans pareille le mystère de la croyance : la douceur enviable qu'il y aurait à pouvoir se fondre en elle et l'amertume qui résulte de son immédiate démystification.

Flaubert n'arrive jamais l'esprit vierge dans les pays qu'il visite, et moins encore en Terre sainte qu'ailleurs. Même s'il n'a pas préparé son voyage en réunissant une documentation fouillée (rédaction de *La Tentation de saint Antoine* oblige⁶), il profite de celle consultée par Maxime Du Camp, de ses propres travaux antérieurs⁷, et surtout du fait que la plupart des lieux traversés sont le siège d'épisodes dont sa culture lettrée est amplement nourrie, soit par la lecture directe de la Bible⁸, soit indirectement par celle de la littérature, au sens large, qui en découle. Aussi Flaubert est-il parfois surpris voire déçu par l'aspect réel des lieux qu'il découvre. À son arrivée au sommet du célèbre promontoire qui domine Haïfa et la Méditerranée, il déplore l'aspect du bâtiment qui le coiffe et dont la reconstruction s'est achevée peu auparavant : « Le couvent grande bâtisse blanche - église en dôme - fortifiée; il y a même des moucharabiehs dissimulés. Rien de curieux; ça sent le couvent moderne, le Sacré-Cœur, c'est propre et froid; rien de vrai. Comme ça contrarie le sens religieux de l'endroit! que c'est peu le Carmel quoique ce soit au Carmel... » (c5, f°57⁹). Un peu plus tard, l'apparition soudaine du lac de Tibériade lui cause un certain désappointement : « On tourne une colline du haut de laquelle on voit la mer de Galilée, petite nappe bleue; je suis étonné de la trouver si petite, entre des montagnes assez basses, grises, tachetées de pierres » (c6, f°22v^o). En revanche, la mer Morte lui produit l'effet inverse : elle « m'a [...] fait plus de plaisir que je ne l'aurais supposé d'après son nom "mer Morte ou lac Asphaltite", que je lisais sur les cartes depuis vingt ans¹⁰. »

Parfois, Flaubert a tout simplement du mal à croire qu'il se trouve effectivement à l'endroit qu'on lui nomme, car le lieu ne correspond pas à ce à quoi il s'attendait : « — En fait de vasques de Salomon [...], je vois une grande auge carrée, mais c'est un assemblage de moulins, de bruit d'eau, de cabanes et de verdure accoudés à un déval de terrain » (c5, f°53). Or, d'après le *Guide-*

⁶ Pour le récit des semaines qui ont précédé le départ pour l'Orient, voir par exemple l'introduction de Pierre-Marc de Biasi à son édition du *Voyage en Égypte*, Paris, Grasset, 1991, p.37-52.

⁷ Ainsi des nombreux ouvrages lus pour la préparation du « conte oriental » auquel il pense pendant les années 1845 et 1846. Voir Jean Bruneau, *Le « Conte oriental » de Gustave Flaubert, op. cit.*, p.64-68.

⁸ « T'es-tu nourrie de la Bible ? Pendant plus de trois ans je n'ai lu que ça le soir avant de m'endormir. Au premier moment de libre que je vais avoir je vais recommencer » (lettre à Louise Colet du [4 octobre 1846] ; I, p.375). Sur ces lectures bibliques, voir Guy Sagnes, « Flaubert lecteur des Psaumes d'après des notes inédites », *Flaubert, l'autre. Pour Jean Bruneau*, F. Lecercle et S. Messina (ed.), Lyon, PUL, 1989, p.40-54.

⁹ Le texte de la partie « Liban - Palestine » du *Voyage en Orient* est cité d'après la transcription des carnets de voyage que Claudine Gothot-Mersch a faite pour son édition à paraître dans le deuxième volume des *Œuvres complètes* de Flaubert (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »). Ces carnets (ici les carnets 5 et 6, abrégés en c5 et c6) sont conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

¹⁰ Lettre à Ernest Chevalier du 9 avril 1851 ; I, p.776.

*Joanne*¹¹, il s'agit bien de Ras el-Aïn (le cap de la Source) : quelques huttes groupées autour de quatre immenses réservoirs de différentes grandeurs, s'élevant à cinq mètres au-dessus du sol, et connus sous le nom de *puits de Salomon*. Lorsqu'il l'aperçoit pour la première fois, la Ville sainte elle-même surprend Flaubert par l'étonnant état de conservation de ses remparts, mis en valeur par une lumière dont il ne s'explique pas l'éclat : « Les montagnes d'Hébron derrière la ville, à ma droite, dans une transparence vaporeuse; tout le reste est sec, dur, gris; la lumière me semble celle d'un jour d'hiver tant elle est crue et blanche - c'est pourtant très chaud de ton, je ne sais comment cela se fait » (c5, f°64). L'aspect pictural du lieu retient l'écrivain, bien avant que ne se (super)pose la question de son statut confessionnel très particulier¹². Flaubert part de la matière et ses descriptions semblent donc moins entachées que d'autres par des *a priori* idéologiques plus ou moins favorables. La vision lumineuse de Jérusalem se retourne d'ailleurs complètement (au sens où l'on retourne un gant et où la doublure peut se révéler déchirée alors que la peau avait encore un bel aspect à l'extérieur), à peine la porte de Jaffa franchie : « Jérusalem est un charnier entouré de murs. La première chose curieuse que nous y ayons rencontrée, c'est la boucherie: dans une sorte de place carrée, couverte de monticules d'immondices, un grand trou - dans le trou, du sang caillé, des tripes, des merdes - des boyaux noirâtres et bruns, presque calcinés au soleil tout à l'entour - ça puait très fort; c'était beau de franchise de saleté! » (c6, f°2). La visite de la ville ne fera que confirmer et accentuer ce premier jugement : « Sauf les environs du quartier arménien qui sont très balayés, tout est fort sale. Le pavé est presque impossible pour les chevaux - dans la rue de notre hôtel, un chien jaune pourrit tranquillement au beau milieu, sans que personne songe à le pousser ailleurs. Les merdes le long des murs sont effrayantes de mauvaise qualité! [...] Ruines partout; ça respire le sépulcre et la désolation. [...]. De temps à autre un Arnaute armé, dans ces rues vides en pente - le soleil là-dessus - des décombres - de grands trous dans les murs » (c6, f°2v°).

En revanche, ce qui ne déçoit pas Flaubert, c'est l'environnement, la nature telle qu'elle se présente à lui et telle qu'elle a toujours existé, cadre invariant, insensible au passage du temps. La Terre sainte est d'abord toute dans ses paysages et ses lumières ; et Ramallah en présente les traits essentiels en réduction, et comme un concentré : « Ramleh au fond de la plaine, plate, au pied des montagnes - plaine unie; on aperçoit la ville en descendant d'une espèce de mouvement de terrain en dos d'âne. Quelques oliviers - rien n'est plus Palestine et Terre Sainte. Singulière transparence

¹¹ *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, t.3: *Syrie, Palestine*, par Ad. Chauvet et É. Isambert, Paris, coll. "Guides-Joanne", Hachette, 1882.

¹² Sur cet aspect, voir Sarga Moussa, « Panorama des religions dans les Voyages en Orient (1^{ère} moitié du XIX^e siècle) », communication prononcée au colloque « Récit de voyage et religions », organisé conjointement par le Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages de Paris IV et par le Centre de Recherches Littéraires et Historiques (Université de La Réunion), du 21 au 23 mai 2001 à La Réunion ; actes à paraître.

des couleurs - la route en sable est vermeille, textuellement, et toute la plaine grise illuminée d'une teinte d'or très pâle » (c5, f°60). Flaubert savoure aussi les couleurs par petites touches et les moindres sons. Racontant à sa mère les neuf jours de voyage qui l'ont conduit de Beyrouth à Jérusalem, il évoque la « lanterne suspendue dans les branches [qui] éclaire le feuillage » pendant les nuits passées à la belle étoile, et les grelots des quatre mulets qui sonnent « din, din, tout le temps », avant d'en conclure : « c'est bien là l'Orient, et le vrai voyage. Je jouis de tout ; je savoure le ciel, les pierres, la mer, les ruines ; je casse-pète¹³. »

Outre la beauté intrinsèque des paysages, Flaubert goûte bien sûr le contraste qui existe entre eux et ceux auxquels il est habitué, que ce soit en Normandie ou à Paris. Mais le contraste est moins ici à noter que la *reconnaissance*. Le jeune homme est habitué déjà depuis longtemps à la lumière radieuse des côtes françaises de la Méditerranée, et depuis son départ pour son grand voyage en Orient, il a déjà visité toute l'Égypte « calme, monotone, régulièrement impitoyable pour l'œil¹⁴ », et admiré ses paysages découpés à angles vifs par les rayons d'un soleil de plomb dont, parfois, « la lumière liquide paraît pénétrer la surface des choses et entrer dedans¹⁵. » Il n'est donc pas frappé par un contraste entre l'Occident et l'Orient, mais par la correspondance exacte qui existe entre la représentation qu'il avait de ce qu'il allait trouver et ce qu'il découvre en effet : en ce qui concerne la Nature, « Tout ce que je vois ici, je le retrouve. (Il n'y a que les villes, les hommes, usages, costumes, ustensiles, choses de l'humanité enfin, dont je n'avais pas le détail net.) Je ne m'étais pas trompé. Pauvres diables que ceux qui ont des désillusions. — Il y a des paysages où j'ai déjà passé, c'est certain¹⁶. » Au pied du mont Carmel, il note la présence d'« énormes oliviers creux en dedans - la Terre Sainte commence, ils sont au bas de la montagne et sur la pente - on a vu ça dans les vieilles histoires saintes » (c5, f°56v°). Décrivant le monastère de Saint-Saba, non loin de la mer Morte, il remarque que « la vallée, ou plutôt le précipice, est encore plus beau que celui d'El-Nabi Moussa, en ce que c'est plus haut, plus taillé, et que ça a plus de tournants et de façons. [...] - Le couvent bâti sur les rochers et à même eux, de tous les côtés, en haut, en bas - il y a des précipices dans l'intérieur - c'est là comme position le vrai couvent de Palestine » (c6, 15v°). Ce qui permet à Flaubert d'évaluer le degré de perfection du paysage ou de la construction qu'il a devant les yeux est sa plus ou moins grande adéquation avec l'idéal qu'il a en tête, sa coïncidence plus ou moins parfaite avec l'image qu'il s'est préalablement forgée des choses et des lieux *grâce à ses lectures*.

¹³ Lettre à sa mère du 9 août 1850 ; I, p.662. En lieu et place de « casse-péter », la langue familière d'aujourd'hui utiliserait « s'éclater ».

¹⁴ Ibid.

¹⁵ *Voyage en Égypte*, éd. citée, p.201.

¹⁶ Lettre à Louis Bouilhet du 4 septembre 1850 ; I, p.680.

En effet, par leur intermédiaire, cette terre lui est déjà connue dans presque tous ses recoins. Aussi la parcourt-il en jouissant des signes qui confirment et rendent sensible et palpable cette épaisseur textuelle des lieux visités et des gens rencontrés. C'est d'abord bien sûr au travers de la Bible que Flaubert *parcourt* (ou *re-lit*) la Terre sainte. Lorsqu'il aperçoit Jérusalem pour la première fois, sous cette lumière contrastée déjà mentionnée plus haut, c'est une vision issue des évangiles qui s'impose aussitôt à lui : « je pense à Jésus-Christ entrant et sortant pour monter au bois des Oliviers - je l'y vois par la porte qui est devant moi » (c5, f°64). L'image - fantasmée - du Christ se surimpose à celle - bien réelle - de la ville et vient l'habiter, annulant le passage du temps, dans une coprésence dont l'évidence est motivée par la permanence du lieu¹⁷. Gravissant les pentes du mont Carmel, Flaubert avait déjà « song[é] [...] à Jésus-Christ qui marchait nu-pieds par ces routes » (c5, f°56v°) : l'environnement suscite et recrée les personnages *faits* pour le peupler, au premier rang desquels, bien sûr, le Christ. Les figures de l'Ancien Testament sont elles aussi évoquées. Certaines sont individualisées, comme lorsque Maxime Du Camp « parle de Ruth » la Moabite¹⁸, à proximité du village de Kohab où « on battait les blés » (c5, f°61v°) ; d'autres sont induites par la simple mention d'un nom topographique¹⁹ ; certaines restent dans le flou des dénominations, sans que cela nuise pour autant à la précision quasi hallucinatoire des détails, comme lorsque Flaubert, devant un large et profond puits, évoque les « filles d'Israël descendant là pour puiser de l'eau dans de grandes urnes » (c6, f°8v°). Si les Textes saints ont directement produit des images qui se sont profondément gravées dans l'esprit de Flaubert, d'autres sont des souvenirs d'œuvres picturales inspirées de scènes de la vie du Christ et qui ont particulièrement impressionné le jeune homme. Ainsi, traversant le village de Cana, il « songe au tableau de Véronèse » (c6, f°22v°), qui représente *Les Noces de Cana* et qu'il a vu au musée du Louvre où il est conservé depuis 1798.

À l'intertextualité biblique s'ajoute celle de différentes périodes historiques dont Flaubert a lu avec passion le récit²⁰. La visite de Tyr le ramène ainsi au temps de la splendeur phénicienne de la ville. Admire-t-il une femme chez l'agent français de la ville (une « femme mûre assise en face de nous, les genoux écartés, immobile, œil noir et fendu, nez aquilin arqué, visage marmoréen ») qu'il pense aussitôt « aux races antiques et [à] ce que devait être la femme d'un patricien de Tyr »

¹⁷ Dans une lettre à Louis Bouilhet du 20 août 1850, Flaubert va encore plus loin dans l'hallucination : « Puis j'ai pensé au Christ que j'ai vu monter sur le mont des Oliviers. Il avait une robe bleue, et la sueur perlait sur ses tempes » (I, p.664).

¹⁸ Voir le Livre de Ruth, IV, 3-8.

¹⁹ Ainsi en va-t-il pour le Carmel dont l'aspect a tant déçu Flaubert (« Comme ça contrarie le sens religieux de l'endroit! que c'est peu le Carmel quoique ce soit au Carmel... » ; c5, f°57), non pas tant en raison du souvenir d'Élie (I Rois, XVIII, 19 et suivants) ou d'Élisée (II Rois, IV, 24), que parce que cette montagne est plus généralement un lieu saint et fécond où se révèle la splendeur de Dieu, et un terme de comparaison laudatif très souvent utilisé, en particulier dans le Cantique des cantiques (voir par exemple VII, 6 : « Ta tête en haut est comme le Carmel »).

²⁰ Voir Jean Bruneau, *Les débuts littéraires de Gustave Flaubert (1831-1845)*, Paris, Armand Colin, 1962.

(c5, f°52). Contemple-t-il le paysage du haut du cap Blanc que se présentent immédiatement à son esprit les navires antiques qui sillonnaient alors la Méditerranée : « c'est sur celle-là qu'allaient, faites pour elle, les galères à proues peintes. De là on peut voir Tyr; là sans doute on venait pour voir arriver les vaisseaux qui revenaient de...? - » (c5, f°54). Mais c'est l'époque des croisades et des luttes guerrières dont cette terre a été le cadre qui requiert particulièrement Flaubert. Les vestiges de cette période sont en effet les plus nombreux et les plus visibles en ce milieu de XIX^e siècle. Dès qu'il débarque à Beyrouth, Flaubert remarque « Je ne sais quoi qui fait déjà penser aux croisades » (c5, f°48v°). Saint-Jean-d'Acre le fait « pense[r] à des engagements de croisés dans les rues » (c5, f°55v°). Et l'émotion la plus intense est ressentie devant le Castel-Peegrino : « ruine d'un effet charmant et terrible. Quels gars que les croisés! quelles poitrines et quels bras ça avait! » (c5, f°57).

Aux récits des hauts faits bibliques et historiques se superposent des relations de voyage, en particulier celles des écrivains de la première moitié du XIX^e siècle qui ont grandement concouru à forger le mythe de l'Orient, tel que le décline alors toute une génération d'écrivains et dont Flaubert s'est nourri²¹. Au premier rang de ces écrivains-voyageurs en Terre sainte se trouve Chateaubriand qui débarqua à Jaffa le 1^{er} octobre 1806 et en repartit quinze jours plus tard²². Alors qu'il gravit le mont Carmel, et avant même que ne soit évoquée la figure du Christ déjà commentée, Flaubert « songe à Chateaubriand en Palestine » (c5, f°56v°). C'est la première figure que lui évoquent les lieux. Et c'est implicitement à la manière de l'auteur de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* que se fait l'arrivée de Flaubert dans cette dernière ville : « des Arabes que je rencontre me font signe de me dépêcher et me crient el-Kods, el-Kods (prononcé, il m'a semblé, *codesse*) - [...] au bout de trois minutes, Jérusalem » (c5, f°63). *El-Kods* qui signifie *la Sainte*, est le nom arabe de la ville; et l'arrivée de Chateaubriand avait elle aussi été saluée par cette clameur²³. Bien que ce soit de manière moins sensible, Lamartine (qui a fait le voyage en 1832) accompagne lui aussi Flaubert. Il apparaît explicitement lorsque le jeune homme remarque son nom gravé sur l'un des cèdres qui couronnent le djebel Liban, nom d'ailleurs « effacé par un homme de l'ordre quelconque²⁴ » (c6, f°48).

²¹ Voir Jean Bruneau, *Le « Conte oriental » de Gustave Flaubert, op. cit.*, p.37-80 (« L'Orient de Flaubert »).

²² *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, dans *Œuvres romanesques et voyages*, éd. de Maurice Regard, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1969, t.II, p.963-1131.

²³ *Itinéraire de Paris à Jérusalem, op. cit.*, p.980.

²⁴ Pourtant, d'après les *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833)*, Lamartine n'a pas gravé son nom sur un des cèdres puisque, en raison d'une couche de neige trop épaisse, il a dû « renoncer à toucher de la main ces reliques des siècles » (Paris, Gosselin et Furne, 1835, t.3, p.158).

Enfin, dernier étage de cet échafaudage intertextuel, Flaubert parcourt la Terre sainte à la lumière (ou *au souvenir*) de ses propres écrits²⁵, et en particulier de celui qu'il a terminé juste avant de partir pour l'Orient, qui lui paraissait la plus aboutie de ses œuvres et que ses amis Louis Bouilhet et Maxime Du Camp ont pourtant condamnée à ne jamais voir le jour : *La Tentation de saint Antoine*. À Tyr, il est très satisfait de constater que la scène qu'il a fait s'y dérouler est tout à fait vraisemblable : « Dans la cour du couvent grec nous ne voyons ni couvent ni Grec, mais à droite en entrant d'assez belles filles avec des matelots grecs. C'est une famille qui demeure là ; ça m'a l'air un peu bordel, ce qui me flatte en pensant à l'Ennoïa de Simon que j'ai fait danser nue devant des matelots grecs²⁶ » (c5, f°52). Et à l'intérieur du Saint-Sépulcre, il remarque que du bas d'un « balcon en tambour s'envolent cinq colombes (Saint-Esprit) qui tiennent au bout d'un fil, à leur bec, des boules bleues ; cela me rappelle les *langues* de Babylone dont parle Philostrate dans la *Vie d'Apollonius* » (c6, f°10). Flaubert s'est servi de cet ouvrage composé par l'orateur grec au II^e siècle pour mettre longuement en scène dans *La Tentation* le philosophe néo-platonicien du siècle précédent, Apollonius de Tyane, connu pour s'intéresser aux doctrines secrètes de l'Orient et passant pour accomplir des miracles.

Ainsi, pendant son séjour, Flaubert ne *découvre* pas la Terre sainte ; il retrouve avec bonheur le pays que ses lectures bibliques et littéraires lui ont déjà donné à connaître²⁷. Lorsque Bouvard et Pécuchet lisent les romans de Walter Scott, « Sans connaître les modèles, ils trouv[ent] ces peintures ressemblantes, et l'illusion [est] complète²⁸. » Pour Flaubert, le processus est inverse : connaissant les peintures, il trouve les modèles ressemblants²⁹. À Louis Bouilhet, il confie que la Terre sainte « est un crâne pays, un pays rude et grandiose qui va de niveau avec la

²⁵ Et de ses propres rêves d'Orient qui sont parfois textualisés dans sa correspondance, comme dans cette lettre du [15 mars 1842] à Ernest Chevalier (I, p.99), récemment commentée par Jeanne Bem (« L'écriture du désert chez Flaubert, avant et après son voyage en Orient », *Le désert, un espace paradoxal*, Actes du colloque de l'université de Metz, 13-15 septembre 2001, Bern, Peter Lang, 2003, p.349-358) : « Mais nom de Dieu ! est-ce que jamais je ne marcherai avec mes pieds sur le sable de Syrie, quand l'horizon rouge éblouit, quand la terre s'enlève en spirales ardentes, et que les aigles planent dans le ciel en feu. Ne verrai-je jamais les nécropoles embaumées où les hyènes glapissent nichées sous les momies des rois, quand le soir arrive, à l'heure où les chameaux s'assoient près des citernes. »

²⁶ Voir *La Tentation de saint Antoine*, version de 1849, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, « L'intégrale », 1964, t.1, p.395.

²⁷ À propos de l'Égypte, Flaubert avait déjà parlé de « retrouvaille » (lettre à Louis Bouilhet du 1^{er} décembre 1849 ; I, p.538).

²⁸ *Bouvard et Pécuchet, avec des fragments du « second volume » dont le Dictionnaire des idées reçues*, éd. annotée avec dossier critique par Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1999, p.186.

²⁹ D'autres voyageurs soutiennent le point de vue exactement inverse, comme Volney par exemple lorsqu'il arrive en Égypte : « C'est en vain que l'on se prépare, par la lecture des livres, au spectacle des usages et des mœurs des nations ; il y aura toujours loin de l'effet des récits sur l'esprit à celui des objets sur les sens. Les images tracées par des sons n'ont point assez de correction dans le dessin, ni de vivacité dans le coloris ; leurs tableaux conservent quelque chose de nébuleux, qui ne laisse qu'une empreinte fugitive et prompte à s'effacer. Nous l'éprouvons surtout si les objets que l'on veut nous peindre nous sont étrangers, car l'imagination ne trouvant pas alors des termes de comparaison tout formés, elle est obligée de rassembler des membres épars pour en composer des corps nouveaux ; et dans ce travail prescrit vaguement et fait à la hâte, il est difficile qu'elle ne confonde pas les traits et n'altère pas les formes. Doit-on s'étonner si, venant ensuite à voir les modèles, elle n'y reconnaît pas les copies qu'elle s'en est tracées, et si elle en reçoit des impressions qui ont tout le caractère de la nouveauté ? » (*Voyage en Syrie et en Égypte*, chapitre I, cité par Sarga Moussa dans son récent *Voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004, p.4)

Bible. Montagnes, ciel, costumes, tout me semble énorme³⁰. » Dans une lettre adressée à sa mère, il juge le pays « superbe — contre sa réputation³¹. On ne *dépense* pas à la Bible ; ciel, montagnes, tournure des chameaux (oh les chameaux !), vêtements des femmes, tout s’y retrouve. À chaque moment on en voit devant soi des pages vivantes. Ainsi, pauvre vieille, si tu veux avoir une bonne idée du monde où je vis, relis la Genèse, les Juges et les Rois³². » La terre n’est que texte ; les paysages et les gens³³ en forment des « pages vivantes » ; et la Bible (à laquelle Flaubert ne cesse de penser - avec l’aspect duratif qu’il accorde ici au préfixe *dé* dans le verbe « dépenser ») concentre toute la « vérité » d’un lieu, la Terre sainte, et même plus largement, de l’Orient tout entier. Aussi le fils peut-il conseiller à sa mère de relire certains livres de l’Ancien Testament pour l’accompagner en pensée. Bien plus, le retour au(x) texte(s) permet de pallier efficacement les insatisfactions qui peuvent ponctuellement se faire jour lors de la visite des lieux saints. Ainsi, lorsque Flaubert revient « lassé, ennuyé jusque dans la moelle des os » d’une visite à l’église du Saint-Sépulcre, déplorant que tout cela ne soit pas « vrai », il lui suffit de se replonger dans l’évangile pour retrouver l’idéal momentanément perdu : « J’ai pris un Saint Matthieu et j’ai lu avec un épanouissement de cœur virginal le discours sur la montagne. Ça a calmé toutes les froides aigreurs qui m’étaient survenues là-bas³⁴. »

À plusieurs reprises, Flaubert se félicite d’avoir abordé la Terre sainte dans un esprit de complète neutralité religieuse, sans *a priori* négatif, comme on aurait pu s’y attendre de la part d’un jeune homme élevé dans une famille de médecins marquée par une liberté de pensée certaine, loin de l’Église, et que ses études et son cheminement philosophique personnel ont ensuite renforcé dans cette voie. Commentant sa visite au Saint-Sépulcre, il écrit dans son carnet de voyage : « j’allais là bêtement, naturellement, sans me fouetter à rien et dans la simplicité de mon cœur calme » (c6, f°5v°) ; et à Louis Bouilhet, il affirme n’avoir « été là ni voltairien, ni méphistophélique, ni sadiste » mais « au contraire très simple³⁵ ». Une anecdote quelque peu

³⁰ Lettre du 20 août 1850 ; I, p.667.

³¹ Voir par exemple l’opinion de Voltaire dans l’article « Judée » (1764) du *Dictionnaire philosophique* : d’après « des gens de toutes nations qui en sont revenus », « la situation de Jérusalem est horrible ; [...] tout le pays d’alentour est pierreux ; [...] les montagnes sont pelées ; [...] le fameux fleuve du Jourdain n’a pas plus de quarante-cinq pieds de largeur ». Tous, comme saint Jérôme, peignent « cette contrée comme le rebut de la nature ». Et Voltaire de conclure : « je suis fâché que terre promise soit terre perdue » (Paris, Flammarion, coll. « GF », 1964, p.247-248).

³² Lettre du 25 août 1850 ; I, p.673.

³³ « Dans leur robe serrée aux hanches par des ceintures, elles [les femmes de Nazareth] ont des mouvements de cul bibliques. Ça marche royalement, le vent lève le bas de leur vêtement de couleur rayé à larges bandes. Elles ont la tête entourée d’un cercle de piastres d’or ou d’argent. C’est tout profil, et ça passe près de vous comme des ombres » (lettre à Louis Bouilhet du 4 septembre 1850 ; I, p.681).

³⁴ Lettre à Louis Bouilhet du 20 août 1850 ; I, p.666.

³⁵ *Ibid.* ; I, p.667.

scatologique, comme le jeune homme ne répugne pas à en noter dans ses écrits privés, vient confirmer ces dires : alors qu'il entre dans Jérusalem par la porte de Jaffa, il « lâche dessous un pet », mais ceci « *très involontairement* » (nous soulignons), puisqu'il a « même au fond été fâché de ce voltairianisme de [s]on anus » (c5, f°64v^o). Si la mention n'est pas très aisée à convoquer, elle fait néanmoins preuve !

Pourtant, cette neutralité affichée ne va pas sans une certaine exaltation, en particulier lorsque la petite troupe des voyageurs approche de la Ville sainte. La veille, Flaubert ne parvient pas à trouver le sommeil (« - à cause des moustiques, des muletiers, des chevaux et de l'idée que je dois voir Jérusalem le jour suivant, nuit blanche » ; c5, f°61) ; et le jour même, l'impatience va croissant : « - à chaque instant je m'attends à voir Jérusalem et je ne la vois pas — la route [...] est exécration, il n'y a pas moyen de trotter [...] - je vais encore quelque temps - [...] au bout de trois minutes, Jérusalem » (c5, f°63). Certes, une semblable hâte habite souvent les voyageurs parvenant à un but attendu et on en trouve d'autres exemples au cours du voyage en Orient de Du Camp et Flaubert. À l'approche de la côte égyptienne, ce dernier était « monté dans les haubans » pour voir plus vite le port d'Alexandrie se dessiner, et il était fort ému en débarquant : « impression solennelle et inquiète quand j'ai senti mon pied s'appuyer sur la terre d'Égypte³⁶. » Mais l'exaltation la plus sensible s'est peut-être fait jour quand les deux jeunes gens se sont rendus à Gizeh : « Vers 3 h. et demie nous touchons presque au désert où les trois pyramides se dressent — Je n'y tiens plus et lance mon cheval qui part au galop pataugeant dans le marais. Maxime, deux minutes après, m'imité — course furieuse — je pousse des cris malgré moi — nous gravissons dans un tourbillon jusqu'au Sphinx³⁷. » À son ami d'enfance Ernest Chevalier, Flaubert écrira même que « la vue du Sphinx a été une des voluptés les plus vertigineuses de [s]a vie », et que s'il ne s'est « pas tué là, c'est que [s]on cheval ou Dieu ne l'ont pas positivement voulu³⁸. »

Si l'impatience ressentie en vue de Jérusalem n'est donc pas un hapax, il n'en reste pas moins que l'arrivée dans la Ville sainte est le sujet d'une mise en scène discursive, d'une *pose* qui trahit, malgré tout ce que peut dire Flaubert, une irréductible spécificité. Lorsqu'il raconte cette arrivée à Louis Bouilhet, il utilise un détour citationnel et a recours au personnage du domestique qui accompagne les deux amis pendant la plus grande partie de leur voyage, comme pour mettre à distance le sentiment qu'il a ressenti : « Je dirai bien comme Sasseti : “Vous ne croiriez pas, Monsieur, eh bien ! quand j'ai aperçu Jérusalem, ça m'a fait tout de même un drôle d'effet.” J'ai arrêté mon cheval que j'avais lancé en avant des autres et j'ai regardé la ville sainte, tout étonné de

³⁶ *Voyage en Égypte*, éd. citée, p.168.

³⁷ *Ibid.*, p.208.

³⁸ Lettre du 9 avril 1851 ; I, p.776.

la voir³⁹. » Le romancier ennemi des idées - et des pensées - reçues n'aime pas à reconnaître qu'il en conçoit tout comme un autre. D'ailleurs, à une interlocutrice très privilégiée, il avoue tout simplement à propos du même événement : « Nous y sommes arrivés hier au soir à 4 heures et demie. C'est une date dans la vie, cela, pauvre chère mère⁴⁰. »

Flaubert arrive donc à Jérusalem, et plus largement en Terre sainte, impatient certes, mais neutre et ouvert. Or, rien ne se passe : « Voilà le troisième jour que nous sommes à Jérusalem. Aucune des émotions prévues d'avance ne m'y est encore survenue - ni enthousiasme religieux, ni excitation d'imagination, ni *haine des prêtres*, ce qui au moins est quelque chose. Je me sens devant tout ce que je vois plus vide qu'un tonneau creux » (c6, f°2). Si Flaubert se réjouit en premier lieu de ne pas éprouver un sentiment du commun, de ne pas verser dans la banalité de l'attendu, la triple absence relevée (« ni... ni... ni... ») ne semble pas le satisfaire aussi complètement qu'il voudrait bien le laisser croire et dénonce au contraire une attente sourde qui n'ose pas s'avouer comme telle. L'ouverture d'un nouveau carnet, vierge, voit alors se formuler une interrogation et une adresse dont ce type de support (le carnet de voyage est à destination essentiellement documentaire et mnémonique) n'est pas coutumier : « - ce matin dans le Saint-Sépulcre, il est de fait qu'un chien aurait été plus ému que moi. À qui la faute, Dieu de miséricorde? à eux, à vous, ou à moi? - à eux, je crois, à moi ensuite, à vous surtout. Mais comme tout cela est faux, comme ils mentent, comme c'est badigeonné, plaqué, verni, fait pour l'exploitation, la propagande et l'achalandage! » (c6, f°2).

Flaubert n'espérait sûrement pas une conversion ! Mais serait-il aussi clairement déçu s'il n'avait vraiment rien attendu ? Car l'insatisfaction est patente ; et le jeune homme la définit en termes de déficit d'émotion : « On a fait tout ce qu'on a pu pour rendre les saints lieux ridicules. C'est putain en diable : l'hypocrisie, la cupidité, la falsification et l'impudence, oui, mais de sainteté, va te faire foutre. J'en veux à ces drôles de n'avoir pas été ému ; et je ne demandais pas mieux que de l'être, tu me connais », écrit-il à son ami Louis Bouilhet⁴¹. En tout cas, et bien qu'il s'en défende (« ni *haine des prêtres* »), l'expérience de vide intérieur que fait Flaubert se traduit, à court terme, par un renforcement de son anticléricalisme préexistant. La quasi totalité des figures représentant la religion chrétienne qu'il croise sur sa route sont marquées au coin de la médiocrité

³⁹ Lettre du 20 août 1850 ; I, p.664.

⁴⁰ Lettre du 9 août 1850 ; I, p.660.

⁴¹ Lettre du 20 août 1850 ; I, p.666.

ou pire⁴²... De la quarantaine de Rhodes, il confie à son oncle Parain qu'il « devien[t] paresseux comme un curé » : « À propos de curé, [...], j'en ai diablement vu en Syrie et en Palestine. Nous avons vu des capucins, des carmélites, etc. [...] Si on en excepte les Lazaristes, tous ces braves gens d'Église sont...⁴³ Ce n'est pas en Terre Sainte qu'il faut aller pour devenir dévot⁴⁴. » L'exception lazarisiste est due en réalité à la seule⁴⁵ figure du Père Amaya qui reçoit les voyageurs en son couvent d'Ehden et accompagne Flaubert convoyant le domestique Sassetti, malade, jusqu'à Beyrouth. Cet « Espagnol de façons graves », à la « jolie physionomie brune », lui « paraît jusqu'à présent plus instruit que tous ses confrères » (c6, f°46v°) : ils parlent ensemble des « religions chrétiennes de l'Orient » ; et sur le chemin de Beyrouth, des morts⁴⁶. À la réserve de ce religieux, tous « ces messieurs » paraissent à Flaubert, « à peu près sur toutes les matières possibles, d'une ignorance cléricale respectable » (c6, f°31v°).

Et même, Flaubert ne rechigne pas à donner une nouvelle vigueur au cliché du moine paillard lorsqu'il décrit la « partie de campagne » de deux d'entre eux, non loin du jardin des Oliviers à proximité duquel eux-mêmes se reposent : « deux Capucins se livraient au même passe-temps (de plus, de l'eau-de-vie), en compagnie de deux très belles personnes dont on voyait à nu les seins blancs. Comme ça amuserait M. de Béranger, et quelles railleries il décocherait là-dessus ! Décocherait-il "les traits de la satire" ! » (c6, f°11). Cet épisode revient encore, alourdi dans la charge, dans deux lettres, l'une adressée à l'ami Bouilhet⁴⁷, et l'autre envoyée à l'oncle Parain : « Dans le jardin des Oliviers, j'ai vu trois capucins qui faisaient une petite collation en compagnie de deux demoiselles dont les tétons blancs brillaient au soleil. Les bons pères les caressaient avec une satisfaction visible. Au moment où nous sommes partis, on apportait une bouteille d'eau-de-vie, et les petits verres étaient déjà atteints⁴⁸. » Les religieux ne sont plus deux, mais trois, et les appâts des jeunes personnes ne sont plus seulement *visibles* mais irradient carrément !

⁴² Le religieux italien qui soigne Sassetti à Ehden n'échappe pas à la règle : le domestique « qui selon le bon Frère carmélite, devait être parfaitement bien - "domani, niente, signor, niente" -, va plus mal que jamais » (c6, f°49).

⁴³ L'autographe de la lettre n'a pas été retrouvé, note Jean Bruneau (I, p.1115). Impossible de savoir donc si un mot a été censuré ou si les points de suspension sont d'origine.

⁴⁴ Lettre du 6 octobre 1850 ; I, p.690.

⁴⁵ Seule, car d'autres Lazaristes font fort mauvaise impression à Flaubert, en particulier le supérieur du couvent de Damas, qui « paraît profondément ignorant » à Maxime Du Camp (*Voyage en Orient (1849-1851)*. Notes, a cura di Giovanni Bonaccorso, Peloritana editrice, Messina, 1972, p.290).

⁴⁶ « Nous avons causé des morts - il m'a conté le jour où il avait quitté sa mère pour la dernière fois, et tous ceux qu'il a perdus - ç'a été un des moments les plus graves et les plus profondément poétiques de ma vie. Je me rappellerai longtemps sa grande robe noire se détachant dans le clair de lune quand il était agenouillé à faire sa prière - et ses façons si maternelles auprès du malade - sa patience angélique à faire bouillir une tasse de thé avec des brins de paille pour Sassetti » (c6, f°50v°).

⁴⁷ Lettre du 20 août 1850 ; I, p.667 : « J'ai vu [... les frères de la terre sainte faire une petite collation dans le jardin des Oliviers. On distribuait des petits verres dans un clos à côté, où il y avait deux de ces messieurs avec trois demoiselles dont (entre parenthèses) on voyait les tétons. »

⁴⁸ Lettre du 6 octobre 1850 ; I, p.690.

Cependant, le choc pour Flaubert vient de la rivalité qui oppose les différentes confessions chrétiennes pour la mainmise sur la moindre parcelle des lieux saints : « Ce qui frappe le plus ensuite, c'est la séparation de chaque église, les Grecs d'un côté, les Latins, les Coptes - c'est distinct, retranché avec soin - on hait le voisin avant toute chose - c'est la réunion des malédictions réciproques, et j'ai été rempli de tant de froideur et d'ironie que je m'en suis allé sans songer à rien plus » (c6, f°5), note-t-il à propos de l'une de ses visites au Saint-Sépulcre. Cette ségrégation confessionnelle qui prend sa source dans des divergences doctrinales dont Flaubert connaît parfaitement et depuis longtemps l'histoire se traduit cependant sur le terrain par des bassesses insignes et des mesquineries continuelles dont l'ampleur et la vivacité le surprennent : « Le Saint-Sépulcre est l'agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une copte. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme, et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux⁴⁹ ! » Aussi n'est-il pas si étonné que cela de trouver comme décoration dans le saint des saints chrétien, un portrait en pied du déchu roi des Français, Louis-Philippe⁵⁰, découverte qui motive cette exclamation mi atterrée et mi réjouie : « ô grotesque, tu es donc comme le soleil! dominant le monde de ta splendeur - ta lumière étincelle jusque dans le tombeau de Jésus » (c6, f°5v°). L'incongruité de la présence de ce tableau est à rapprocher de la détention par le pacha de Jérusalem des clefs de l'église du Saint-Sépulcre : « sans cela les sectes s'y massacraient - au point de vue de la paix, [c']est heureux [...] - cela pourtant choque si énormément que ça en fait rire » (c6, f°10v°).

Les rivalités, les luttes d'influence, les demandes de rétribution, et tout l'aspect basement humain du commerce qui entoure les lieux saints alimentent l'antycléricalisme de Flaubert. Bien que n'étant pas venu là en pèlerinage, il dit mieux comprendre une fois sur place « les déceptions du patient moyen âge, l'amertume des pèlerins de jadis, quand, revenus dans leurs provinces, on leur disait en les regardant avec envie: "Parlez-m'en, parlez-m'en". "Méfie-toi du hadji" (proverbe arabe). Les Arméniens qui font le pèlerinage de Jérusalem ont défense, sous peine d'excommunication, de parler à leur retour de leur voyage, dans la crainte que ce qu'ils en diraient ne dégoûtât leurs frères d'y aller » (c6, f°5v°), rappelle Flaubert en se référant à une page de la *Correspondance d'Orient* de Michaud et Poujoulat⁵¹. Reprenant le proverbe arabe, il écrit à sa

⁴⁹ Lettre à Louis Bouilhet du 20 août 1850 ; I, p.665.

⁵⁰ D'après Charles de Pardieu, « Louis-Philippe avait envoyé, peu de temps avant sa déchéance, ce tableau aux moines de Terre-Sainte » (*Excursion en Orient. L'Égypte, le mont Sinaï, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, le Liban*, Garnier, 1851, p.247).

⁵¹ « Il est défendu, sous peine d'excommunication, à tous les pèlerins arméniens, de dire à leur retour ce qu'ils ont souffert dans leur pèlerinage à la Terre-Sainte; on craindrait que des récits trop véridiques ne décourageassent ceux qui ne sont pas encore venus et qui doivent venir à leur tour avec de grosses sommes d'argent » (Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, Paris, Ducollet, 1833-1835, t.4, p.249).

mère qu'« on doit revenir d'un pèlerinage moins dévot qu'on n'était parti. — Ce qu'on voit ici de turpitudes, de bassesses, de simonie, de choses ignobles en tout genre, dépasse la mesure ordinaire. Les lieux saints ne vous font rien. Le mensonge est partout et trop évident⁵². »

Si, à court terme, l'anticléricalisme de Flaubert se voit confirmé et trouve de nouveaux aliments pendant le périple en Terre sainte, ce n'est sûrement pas là la conséquence la plus importante ni la plus profonde de ce séjour, à *long terme*. En effet, le jeune écrivain y fait une (nouvelle ?) expérience du religieux et de la croyance, de leur interdépendance avec l'esprit humain, de leur nécessité⁵³, et cette expérience nourrira profondément nombre de ses écrits ultérieurs. Il existe deux récits de cet épisode, l'un - assez ramassé - dans le carnet de voyage (c6, f°10) et l'autre - un peu plus développé et moins fragmenté - dans une lettre à Louis Bouilhet⁵⁴. La scène se passe lors de la seconde visite à l'église du Saint-Sépulcre, « dans le Sépulcre même » qui est une petite chapelle à l'intérieur du bâtiment : « — Je regardais la pierre sainte ; le prêtre a ouvert une armoire, a pris une rose, me l'a donnée, m'a versé sur les mains de l'eau de fleur d'oranger, puis me l'a reprise, l'a posée sur la pierre du Sépulcre et s'est mis à dire une prière pour bénir la fleur », raconte-t-il à Bouilhet. Cette bénédiction opérée sous les yeux mêmes du jeune homme et surtout ce cadeau d'une simple fleur ainsi élevée au statut de *relique* (« J'ai [...] une relique à moi et que je garderai », avoue-t-il à Bouilhet) ébranlent profondément Flaubert. Il n'est pas l'objet d'une soudaine révélation, mais ce fragile objet devient pour lui le signe aussi ténu que tangible d'un type de jouissance qu'il s'est lui-même refusé. Il saisit à la fois l'importance et la valeur qu'aurait ce présent s'il croyait, et la complète incapacité qu'il a de croire. Le carnet porte : « ç'a été un des moments les plus amers de ma vie. C'eût été si doux pour un fidèle. Combien de pauvres âmes auraient souhaité être à ma place - comme tout cela était perdu pour moi ! » (c6, f°10). Quant à la lettre à Bouilhet, elle parle d'une « amertume tendre » : « J'ai pensé aux âmes dévotes qu'un pareil cadeau et dans un tel lieu eût délectées et combien c'était perdu pour moi. »

En tout cas, ce don vécu dans les deux cas sous le signe de la perte n'est pas le prétexte d'un grossier sarcasme comme on aurait pu l'attendre de la part d'un jeune homme épris de sciences. Il y repère au contraire la vérité du religieux, indépendamment de l'appartenance à l'une ou l'autre des religions⁵⁵. Il touche du doigt la vérité d'un désir humain qui aspire à l'infini et ne

⁵² Lettre du 20 août 1850 ; I, p.673.

⁵³ Voir Jacques Neefs : « L'idée d'un "instinct religieux" est presque un postulat anthropologique qui permet au XIX^e siècle de penser la multiplicité des mythes, des dogmes ainsi que leur concurrence » (« Flaubert et les idées religieuses », *Flaubert e il pensiero del suo secolo*, Messina, Facoltà di lettere e filosofia, 1985, p.342).

⁵⁴ Lettre du 20 août 1850 ; I, p.666-667.

⁵⁵ Voir la lettre à Mlle Leroyer de Chantepie du 30 mars 1857 (II, p.698) : « Et cependant, ce qui m'attire par-dessus tout, c'est la religion. Je veux dire toutes les religions, pas plus l'une que l'autre. Chaque dogme en particulier m'est répulsif, mais je considère le sentiment qui les a inventés comme le plus naturel et le plus poétique de l'humanité. Je n'aime point les philosophes qui n'ont vu

peut l'atteindre, qu'il le cherche sous sa forme religieuse (Dieu) ou humaine (l'amour, mais aussi la philosophie ou l'esthétique). Cette communauté est soulignée par Flaubert lui-même dans la lettre à Bouilhet : « Je n'ai pas pleuré sur ma sécheresse ni rien regretté, mais j'ai éprouvé ce sentiment étrange que deux hommes *comme nous* éprouvent lorsqu'ils sont tout seuls au coin de leur feu et que, creusant de toutes les forces de leur âme ce vieux gouffre représenté par le mot *amour*, ils se figurent ce que ce serait... si c'était possible. » Dans les deux cas, la structure et le résultat sont les mêmes : un individu « *comme nous* », c'est-à-dire, en gros, un intellectuel, ne peut s'empêcher d'aspirer profondément à la réalisation d'un désir dont son esprit connaît pourtant pertinemment la vanité. Cette tension, voire cette scission, est constitutive de l'être flaubertien qui ne peut pas plus se satisfaire d'une aspiration dont il connaît la fausseté qu'il ne peut s'empêcher d'envier ceux que la réalisation illusoire de ce désir comble... Le balancement binaire est donc toujours de règle : « Heureux sont-ils tous ceux qui là ont pleuré d'amour céleste - mais qui sait les déceptions du patient moyen âge, l'amertume des pèlerins de jadis, quand, revenus dans leurs provinces, on leur disait en les regardant avec envie : "Parlez-m'en, parlez-m'en" » (c6, f°5v°).

Cette tension est au cœur d'une thématique qui traverse l'œuvre flaubertienne tout entière : l'illusion⁵⁶. Or, même s'il ne s'agit que d'une hypothèse, il nous semble plausible que l'expérience vécue par Flaubert au Saint-Sépulcre en 1850 soit un jalon important, voire incontournable, posé, bien des années avant, dans le processus scriptural qui aboutira en 1877 à la publication d'*Un cœur simple*. Grâce à une forme particulière d'ironie, Flaubert y montre en effet le bonheur ultime (quant au degré et à la chronologie) ressenti *in extremis* par une vieille servante, sans cacher pour autant le caractère illusoire d'une apparition à laquelle *la mourante seule* accorde une qualité divine :

Une vapeur d'azur monta dans la chambre de Félicité. Elle avança les narines, en la humant avec une sensualité mystique ; puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient. Les mouvements de son cœur se ralentirent un à un, plus vagues chaque fois, plus doux, comme une fontaine s'épuise, comme un écho disparaît ; et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tête⁵⁷.

Félicité est apaisée d'être accueillie par une figure céleste présentant l'aspect d'un perroquet : cet oiseau symbolise pour elle tous les êtres auxquels elle s'est successivement attachée durant son existence (de son neveu mort à La Havane jusqu'à son perroquet empaillé qu'elle a identifié au Saint-Esprit). Mais cette vision réconciliatrice résulte seulement pour Flaubert d'un « relâchement

là que jonglerie et sottise. J'y découvre, moi, nécessité et instinct ; aussi je respecte le nègre baisant son fétiche autant que le catholique aux pieds du Sacré-Cœur. »

⁵⁶ Voir par exemple l'introduction à mon édition de *L'Éducation sentimentale*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2001, p.27-37.

⁵⁷ *Trois contes*, édition de Pierre-Marc de Biasi, Paris, Le Livre de poche, « Classiques », 1999, p.89.

de la mémoire⁵⁸ » en un moment de crise extrême : point n'est besoin d'une hypothèse divine pour expliquer la vision ultime de la servante. Pourtant, et c'est en cela que réside la particularité de l'ironie flaubertienne, l'auteur ne tourne pas en ridicule l'illusion dans laquelle Félicité meurt. Il en comprend la profondeur, la vérité et peut-être la nécessité ; il est comme fasciné par la puissance du sentiment religieux dans l'esprit humain, et par ses diverses manifestations⁵⁹ (voir par exemple sa description enthousiaste et presque inspirée de la grotte de la Nativité à Bethléem⁶⁰). L'« amertume tendre » ressentie au Saint-Sépulcre est analogue au sentiment que doit éprouver le lecteur devant la mort de Félicité ; on pourrait le traduire en ces termes : tout ceci n'est qu'illusion, mais c'est dans la nature humaine de croire, et parfois, qu'il serait bon de pouvoir *simplement* se conformer à cette nature, indépendamment de la raison...

Si la Terre sainte, à elle seule, n'a jamais revêtu l'attrait d'une Terre promise au yeux de Flaubert, il l'a en tout cas parcourue avec bonheur comme un pays de connaissance, et elle s'est révélée pour lui un terrain d'expérience au long cours. La quitter n'est donc pas une souffrance; son identité propre se fond aussitôt dans celle des autres pays visités dont l'ensemble constitue l'Orient rêvé et aimé de Flaubert. Pas d'au revoir particulier, le voyage continue : « Jérusalem à mesure qu'on la quitte s'enfonce dans la verdure des oliviers qui sont du côté du tombeau des Rois, et du côté nord les lignes droites de ses murs s'abaissent et saillissent à travers les espaces du feuillage. Je croyais la revoir encore et lui dire adieu en me tournant vers elle - une petite colline me l'a cachée tout à fait. Quand je me suis retourné, elle avait complètement disparu » (c6, f°18v°).

⁵⁸ À l'enquête de Taine, Flaubert répond en ces termes : « l'hallucination proprement dite n'est pas autre chose, — pour moi du moins. C'est une maladie *de la mémoire*, un relâchement de ce qu'elle recèle. On sent les images s'échapper de vous comme des flots de sang. Il vous semble que tout ce qu'on a dans la tête éclate à la fois comme les mille pièces d'un feu d'artifice, et on n'a pas le temps de regarder ces images internes qui défilent avec furie » (lettre du 1^{er} décembre 1866 ; III (1991), p.572).

⁵⁹ Voir aussi Gisèle Séginger, « L'ontologie flaubertienne - une naturalisation du sentiment religieux », *Revue des Lettres modernes*, Gustave Flaubert, 3 (mythes et religions - 2), 1988, p.63-85 ; et de la même, *Flaubert : une éthique de l'art pur*, Paris, Sedes, 2000.

⁶⁰ « Rien n'est suavité plus mystique et d'une splendeur plus douce que l'entrée de la crèche par le côté gauche : l'œil se perd dans l'illumination des lampes qui brillent au milieu des ténèbres, on en voit devant soi une longue enfilade - à droite et à gauche et au fond. [...] Je suis resté là, j'avais du mal à m'en arracher ; c'est beau - c'est vrai - ça chante une joie mystique. Quelques lampes étaient éteintes ! sur les cinq de l'adoration des mages, une l'était ! » (c6, f°8). À l'inverse, Flaubert ne supporte pas le rigorisme et l'ascétisme froid et désincarné des protestants : « En revenant [du Saint-Sépulcre] nous sommes entrés sur le seuil de l'église protestante. Messieurs en noir assis sur des bancs de chaque côté, autre monsieur en rabat dans une chaire, à gauche, lisant l'Évangile ; murs tout nus - ça ressemblait à une école primaire ou à une salle d'attente dans un chemin de fer. J'aime mieux les Arméniens, les Grecs, les Coptes, les Latins, les Turcs, Vichnou, un fétiche, n'importe quoi - adieu, bonsoir, c'est assez - sortons de là ! Nous n'y sommes pas restés *un quart de minute* et j'ai eu le temps de m'y ennuyer véritablement et profondément » (c6, f°5v°).